

ORGANISATION DES NATIONS UNIES  
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Allocution prononcée  
par  
M. Federico Mayor

Directeur général  
de  
l'Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture  
(UNESCO)

à la séance de clôture de la Conférence mondiale sur la science

Budapest, 1er juillet 1999



Monsieur le Président de la Conférence,  
Monsieur le Président du CIUS,  
Monsieur le Président du Conseil exécutif,  
Mesdames et Messieurs les ministres,  
Excellences,  
Mesdames et Messieurs,

Comme nous arrivons au terme de la Conférence mondiale sur la science, j'aimerais une fois encore exprimer ma profonde reconnaissance à nos hôtes qui ont rendu notre séjour ici, à Budapest, si inoubliable et je veux également dire à tous les participants à quel point je les remercie. Vous avez déployé tant d'énergie au cours des six derniers jours et pris part à tant de débats importants que nos documents finals peuvent vraiment être considérés comme l'aboutissement d'un processus actif et - ajouterai-je - très interactif, tout particulièrement si l'on se réfère au rôle de premier plan joué par les rapporteurs, le groupe de rédaction et les présidents des réunions thématiques.

Aussi, je tiens à remercier chaleureusement les représentants des gouvernements, les scientifiques, les ingénieurs et les éducateurs, les employeurs, les représentants de l'entreprise privée, les ONG et les médias de cette remarquable contribution qui est le premier résultat important de la présente conférence. Quel immense encouragement pour moi que ce que j'ai vu cette semaine ! Le plus marquant dans cette conférence aura été la manière constructive dont chacun a travaillé avec les autres, tous les acteurs sur la même scène. Les chercheurs en sciences fondamentales se sont trouvés aux prises avec des questions qui, ont-ils dû parfois penser, n'entraient pas dans le cadre de leurs travaux. Je dois dire à quel point j'ai admiré leur empressement à tenir ce rôle de scientifique citoyen du monde. Il y a eu également les ministres et autres hauts fonctionnaires, qui ont écouté avec attention les spécialistes des sciences naturelles, des sciences sociales, les représentants des ONG et je leur exprime à eux aussi ma gratitude pour ce dialogue très ouvert.

Chacun d'entre vous ici, sans exception, a pleinement joué son rôle. Je vous en suis particulièrement reconnaissant, car la relation entre la science et la société que nous cherchons à établir pour inaugurer un siècle neuf fait de nous tous des apprenants. Pour instaurer une nouvelle manière de pratiquer la science, il nous faut apprendre à porter à un autre niveau le dialogue sur la science, la politique, les besoins sociaux et l'éthique. C'est pourquoi je suis si satisfait que nous ayons lancé le premier Rapport mondial de l'UNESCO sur les sciences sociales ici, à Budapest. Il nous faut apprendre à pratiquer la démocratie à un autre niveau : un niveau où chaque partie à la relation science-société soit un partenaire respecté, où entre sciences naturelles et sciences sociales, il existe une interaction constante, où la communication scientifique devienne un processus d'échange à double sens - entre science et société, entre science et politique.

La vulgarisation scientifique doit enrichir le débat et alimenter un échange croissant sur les grandes questions. Car croyez-moi, si le XXI<sup>e</sup> siècle doit être marqué par une relation plus étroite entre la science et la société et un nouveau rôle de la science, il y **aura** un débat ! Il **doit** y avoir un débat - si dense, si créatif, si rigoureux sur le plan éthique, si exaltant sur le plan intellectuel qu'il en vienne à être perçu comme une renaissance sociale, politique et, mais oui, scientifique - un débat dans lequel les universités, les sociétés savantes, les organismes et établissements de recherche, les parlements, les médias et les associations pour le progrès de la science se mobilisent pour relier chacun, au sein des pays et entre ceux-ci, à la base de savoir de l'humanité.

Beaucoup a été dit sur le désenchantement général à l'égard de la science. Mais c'est celui qu'éprouvent bien des jeunes qui me fait le plus de peine. Il faut que ce nouveau départ incite les jeunes à se presser en masse pour s'inscrire à des cours de science, à voir dans la science une possibilité d'exprimer leur idéalisme, le moyen de rendre notre monde meilleur : d'en faire un monde où les connaissances scientifiques soient appliquées en temps opportun pour résoudre, mais aussi prévoir et prévenir les problèmes qui maintiennent tant de gens dans la pauvreté, sans autre choix que la migration vers les bidonvilles ou l'émigration. Un monde meilleur, où les plus grands talents - le trésor qui est caché dedans - ne prennent pas le chemin de l'exode et où le savoir serve à rétrécir et combler l'écart entre ces extrêmes que sont la prospérité et l'exclusion, paradoxe de notre temps qui n'est pas résolu. Un monde où la science assure la durabilité du développement dans un contexte démocratique. C'est là le meilleur moyen d'instaurer la justice et la sécurité, de favoriser le passage d'une culture de la force et de la confrontation à une culture de la tolérance et du dialogue - une culture de la paix.

Et pour qu'une telle évolution se produise à très grande échelle, il nous faut un nouvel engagement à tous les niveaux. D'abord et avant tout, il faut que les résultats de la présente conférence influent directement sur les politiques nationales. Alors je me tourne vers tous les représentants des gouvernements réunis ici pour le souligner une fois encore, beaucoup dépend de vous. Quand vous retournerez vers vos gouvernements et vos parlements, je vous en prie, faites en sorte que des débats sur les documents adoptés ici soient organisés dans le cadre de vos Assemblées nationales, de réunions de cabinet, de comités parlementaires spéciaux, comme dans celui des groupes chargés de définir la politique scientifique. Je sais bien qu'il est vain de rêver que j'apprendrai la semaine prochaine que tous vos gouvernements ont décidé de porter du jour au lendemain le pourcentage de leurs dépenses affectées à la recherche aux niveaux que nous préconisons. En revanche, le rêve que je fais, c'est que vous inscrirez la science dans vos préoccupations politiques et l'y laisserez, qu'il deviendra normal de consacrer un jour par an au débat parlementaire sur la politique de la recherche.

Mesdames et Messieurs,

C'est un moment décisif pour la science. Que signifie de dire que nous vivons dans une société du savoir ? De dire que l'information et la connaissance sont les principales ressources et la véritable monnaie d'échange de notre époque ? Cela signifie que pour la première fois de l'histoire, la ressource essentielle de l'humanité n'est pas limitée. Nous n'aurons jamais à faire la guerre parce que nos réserves de connaissances baissent ! Certes, le savoir représente un pouvoir et la tentation d'avoir la maîtrise d'une ressource aussi puissante sera plus grande que jamais. Mais parallèlement, il y a de puissants moyens de s'opposer aux monopoles du savoir, à la privation de savoir, à la discrimination par le savoir. Le savoir se prête au partage, à la

diffusion, à la croissance progressive et la technologie de l'information et de la communication offrent désormais les moyens de partager, de diffuser et d'élargir la connaissance dans des proportions absolument sans précédent.

C'est sur ce processus de partage et de développement de la base de savoir que nous devons dorénavant orienter nos efforts. Nos activités professionnelles sont plus que de simples emplois - elles reposent sur une mission qui est d'améliorer l'existence des êtres humains. Si l'on veut renforcer les capacités dans le monde en développement, il faut mettre l'accent sur la science fondamentale plutôt que sur le transfert de technologie. C'est là le seul moyen de permettre à chaque pays de prendre en charge ses propres applications de la science et de la technologie. Comment y parvenir ? Comme Michel Southwick l'a dit ici, s'exprimant au nom des Etats-Unis, la réponse est : tous ensemble, par le dialogue et la coopération. Il a tellement raison ! Même le plus grand pays ne peut faire cavalier seul, quant au plus petit, il ne peut pas attendre d'assistance extérieure s'il ne commence pas par faire lui-même des efforts - tant sur le plan budgétaire que sur le plan politique.

L'UNESCO et le CIUS joueront leur rôle en mettant en oeuvre les résolutions adoptées ici et en veillant à la pertinence des mesures de suivi. Grâce à l'Internet et au courrier électronique, la portée de notre suivi s'étendra au réseau le plus vaste. Nous disposons d'une Déclaration qui assure l'unité de nos objectifs généraux et d'un Cadre d'action qui permet à chaque pays, à chaque région, à chaque réseau d'institutions, de choisir les priorités qui sont pour lui les plus urgentes. L'UNESCO et le CIUS n'assumeront évidemment pas seuls les opérations de suivi à l'échelle internationale et je remercie à l'avance tous les membres des ONG, du monde des affaires et du Forum des jeunes qui se joindront à notre groupe de travail. Il va sans dire que tous les participants à la présente conférence auront un rôle à jouer dans leur propre lieu de travail et leur propre communauté. Nous devons tous mettre en oeuvre des mesures de suivi si nous voulons que le renforcement des capacités ait l'ampleur nécessaire, si nous voulons forger le type de liens entre science et décision permettant de donner en temps utile un avis scientifique qui soit entendu et suivi. Certains penseront peut-être que ces espérances sont trop ambitieuses. Certains se demanderont peut-être si ce n'est pas trop demander au scientifique que de tenir le rôle de citoyen du monde. Mais je suis convaincu que si nous ne nous engageons pas à adopter une manière radicalement nouvelle de pratiquer la science, nous le paierons beaucoup plus cher, de par les occasions perdues, la transformation et la fragmentation anarchique de l'activité scientifique sous le poids des pressions du marché et surtout, de par l'accumulation à un rythme dangereusement accéléré des problèmes cruciaux pour la société et pour notre planète, qui réclament désespérément des solutions scientifiques. S'il est une perspective qui devrait nous aiguillonner, c'est celle du risque d'irréversibilité qui à présent plane sur certains des processus de changement de la plus extrême importance dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Mesdames et Messieurs,

Comme je le disais en ouvrant cette conférence, le Danube ne sépare pas Buda et Pest. Il les unit. Il me paraissait un symbole particulièrement éloquent de notre entreprise. Et nous avons en effet été unis et non séparés, cette semaine, par nos différents profils et nos différentes démarches, par la diversité de nos domaines de connaissances et de préoccupations. Ainsi que S. Exc. le Président de la République hongroise l'a dit dans son allocution d'ouverture : "*Il n'y a qu'une science, qu'une planète Terre et qu'une humanité*". C'est une vérité qui nous a

touchés au vif ici, à Budapest. Nous avons le pouvoir de contribuer au bien-être et à la dignité humaine de gens qui n'entendront jamais parler de notre conférence, mais dont nous pouvons améliorer l'existence.

Et à présent que nous nous séparons pour aller chacun de notre côté, nous emportons une détermination partagée. Même si nous partons chacun pour notre propre destination, nous avons dressé notre carte ensemble et même après que nous nous serons séparés, nous demeurerons unis par un même engagement, qui est un engagement nouveau.